

La montagne est une créatrice *

« La cime sur laquelle j'aimais le mieux à m'asseoir, ce n'est point la hauteur souveraine où l'on s'installe comme un roi sur son trône pour contempler à ses pieds les royaumes étendus. Je me sentais plus heureux sur le sommet secondaire dont mon regard pouvait à la fois descendre sur des pentes plus basses, puis remonter, d'arête en arête, vers les parois supérieures et à la pointe baignée dans le ciel bleu. [...] Je planais à mi-hauteur, entre les deux zones de la terre et du ciel, et je me sentais libre sans être isolé » *

Géographe anarchiste qui fut emprisonné puis dut s'exiler après sa participation à la Commune de Paris, Élisée Reclus (1830-1905) découvrit en montagne une autre source de vie. Dans les photographies rassemblées ici, on retrouve le regard qu'il porta sur elle, passionné, curieux, attentif lui aussi aux variations de la lumière. Un même goût de liberté caractérise ces vingt artistes unis par une amitié personnelle et photographique - l'une ne va pas sans l'autre – avec Bernard Plossu.

Tous font corps avec le paysage qu'ils photographient, un peu comme on danse. Chaque photographie raconte un moment « juste bien » dans la rencontre avec un lieu, moment pleinement vécu dans un présent intense, qu'il date d'hier ou d'il y a 40 ans. Unies par un lien tacite, ces photographies s'accordent dans leurs extrêmes différences et se font écho.

Partis pour un pique-nique ou pour un an de route, ces photographes ne cherchent pas l'exploit ou la conquête des sommets. En interrogeant le monde et ses représentations, ils construisent simplement des images avec l'aide du hasard, de la mémoire et de la lumière, pour dire une émotion provoquée par un lieu donné, à un moment donné. Du désert d'Almeria au Khirgistan, à la rencontre des habitants des hauts plateaux de l'Himalaya ou en compagnie des chercheurs d'aigues-marines de l'Indu Kuch, marchant sur les traces de Lawrence d'Arabie dans le désert du Wadi Rum ou dans les monts Huangshan qui inspirèrent les peintres chinois, chaque photographe fixe un fragment de récit, celui d'un voyage dans la réalité et dans l'imaginaire. Il est aussi des découvertes fantasmées de montagnes mythiques - le mont Ararat peint sur un mur de Beyrouth, le mont Fuji semblant surgir de la brume matinale du Trièves ou d'un reflet lumineux. Nul besoin d'exotisme dans cette quête d'images. La montagne Sainte-Victoire, les sentiers des Pyrénées, de l'Aubrac, du Petit Ballon, de l'Oisans, du Briançonnais ou du Dévoluy, la montagne en face de la maison ou le chemin de la promenade du soir peuvent être source de poésie. Où qu'ils soient, ces photographes cultivent l'art « d'être avec » le monde. Passer, marcher, ne rien dominer, ne rien s'approprier, être joyeux pourtant et frustré de rien, même si l'inquiétude est là.

* Élisée Reclus, *Histoire d'une montagne*, Arles, éditions Actes Sud, pp. 66 et 22

Dans notre imaginaire, la montagne est l'un des derniers espaces où la nature ne semble pas être conquise et parle des origines. Monde austère où règne la roche et d'où la végétation s'absente, les lignes - droites et courbes - y sont franches et les ombres ont une présence matérielle. On peut se croire seul au monde, l'espace semble infini. Le regard qui arpente le paysage perd la notion d'échelle, se libère vers les hauteurs qui touchent le ciel. Presque toutes ces photographies nous racontent que la montagne est née du ciel. Elles n'en sont pas moins attentives aux traces laissées par les hommes, plus bas. Chemin empierré contournant les reliefs, chalet ou tente accrochés à la pente, cairn qui marque un passage, ces traces évoquent des besoins essentiels : se déplacer, se réfugier, se repérer. D'autres traces moins fragiles et moins discrètes, mais que la montagne intègre - forteresse, route, lac de barrage, poteau télégraphique... - indiquent des volontés de conquête et de mise au pas. Le glacier raviné par sa fonte nous alerte : le véritable chaos viendra des humains. La douceur des linaigrettes ou la grâce des bouquetins seront-elles des forces de résistance ?

Seul le présent compte, lorsqu'on marche. Portés par l'instant, certains ont photographié des mondes qui se terminent. J'étais là et j'enregistrais quelque chose de l'éphémère. Vues ensemble, ces photographies nous disent cependant que rien n'est figé, dans la tension entre ce qui est présent et sa disparition. Tout vibre : l'humour, la tendresse, la légèreté cohabitent avec la tragédie.

S'il arrive à ces photographes de suivre des sentiers communs entre ciel et rochers ou dans la vie, chacun marche à son rythme et poursuit une écriture personnelle. Chaque cadrage révèle son auteur et son rapport à la réalité. En commun, ils ont l'attrait des rencontres et des voyages, le goût d'une vision vraie et néanmoins poétique, la volonté de ne pas tout dire, le plaisir de la modestie et de la simplicité que traduisent notamment ces petits formats et l'objectif de 50 mm si cher à Bernard Plossu. Certaines de ces photographies ont été prises avec un téléphone ou un appareil jetable. Pour traduire le frémissement d'un rêve, l'un confiera le tirage de son image au procédé Fresson, l'autre l'imprimera sur un papier Sopalin. Un autre encore préférera faire un lavis. Amies et amis de la lumière, ils guettent la pleine lune, la nuit étoilée, le soleil d'hiver qui fait de belles ombres, le temps gris qui fait des ciels neutres, la brume du matin, les nuances qui façonnent un paysage le temps que passe un nuage. Tous les moyens sont bons pour suggérer un moment d'harmonie. Ces photographies appartiennent à des travaux en cours ou à des séries anciennes, publiées ou non – le livre étant l'une des passions de ces amis réunis.

Aude Mathé avec

Bernard Plossu, Daniel Anizon, Amaury Arsac (Amaury, on continue !), Jean-Christophe Béchet, Pierre Bessard, Jean-Pierre Bonfort, Jacques Camborde, Michel Castermans, Jean-Claude Couval, Michelle Dollmann, Elisabeth Foch, Pierre Devin, Jacques Filiu, Valérie Gondran, MariBlanche Hannequin, Samuel Hoppe, Éric Hurtado, Philippe Laplace, Philippe Lutz et Max Pam.

Avril 2019